

24 images

24 iMAGES

Il n'y a pas d'ailleurs *Lundi matin* d'Otar Iosseliani

Marcel Jean

Number 114, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24665ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (2003). Review of [Il n'y a pas d'ailleurs / *Lundi matin* d'Otar Iosseliani]. *24 images*, (114), 55–55.

Lundi matin d'Otar Iosseliani



Iosseliani est un humaniste déplorant la déshumanisation du monde moderne.

IL N'Y A PAS D'AILLEURS

PAR MARCEL JEAN

On entre dans un film d'Otar Iosseliani comme dans la maison d'un vieil ami: on s'y retrouve avec bonheur, reconnaissant les signes d'un univers soigneusement composé, s'amusant des originalités qui forment la personnalité de cet ami. On entre dans un film d'Otar Iosseliani comme on revient dans son village: rien n'a changé mais pourtant rien n'est plus pareil. On entre dans un film d'Otar Iosseliani comme dans une cathédrale: c'est somptueux et on ne doute jamais de la nature du lieu.

Si Otar Iosseliani jouit d'une réputation enviable, il demeure qu'on ne lui accorde pas vraiment le statut de cinéaste majeur. Trop en dehors des modes, sans doute, il n'attire pas comme d'autres cinéastes en symbiose avec le goût du jour. Trop enclin à la légèreté, aussi, il n'a pas l'aura d'un Bresson, ni celles d'ailleurs des artistes secrets que sont Victor Erice ou Terrence Malick, qui livrent un film par décennie alors que le grand Géorgien tourne avec une régularité étonnante: un film à tous les trois ou quatre ans,

ce qui est dans la bonne moyenne. Longtemps, on a vu en Iosseliani un héritier de Tati. L'idée n'est pas mauvaise, mais elle a le tort d'inféoder l'auteur des *Favoris de la lune* à celui des *Vacances de M. Hulot*, ce qui est injuste car s'il s'agit de deux cinéastes dont les films sont sonores plutôt que d'être parlants, s'il s'agit de deux humanistes déplorant la déshumanisation du monde moderne, il n'y a pas de différence qualitative entre leurs œuvres, l'une et l'autre affirmant leur propre singularité, de sorte que si on reconnaît d'emblée un plan d'Iosseliani ou un plan de Tati, on ne prendrait jamais l'un pour l'autre. Et dans le même ordre d'idées, lorsqu'on évoque Tati à propos du remarquable *Intervention divine* d'Elia Suleiman, on pourrait tout aussi bien évoquer Iosseliani, à la fois plus politique et nonchalant que Tati, et en conséquence plus proche de l'esprit frondeur de Suleiman.

Parlons maintenant de *Lundi matin*, dernier opus d'Iosseliani. Après l'aristocratie (*La chasse aux papillons*) puis la bourgeoisie (*Adieu, plancher des vaches*), voici

le cinéaste posant son regard sur une classe ouvrière qui ne va pas au paradis. Tous les matins du monde, donc, Vincent pose les mêmes gestes, quitte sa maison et se dirige vers la zone industrielle, fumant une dernière cigarette devant les grilles de l'usine comme pour se rappeler sa morne situation de condamné. Et à chaque soir il rentre chez lui pour se retrouver seul auprès d'une femme peu accueillante et d'enfants solitaires. Tout cela semble inéluctable, au point qu'il ne reste plus, un jour commencé comme les autres, qu'à choisir de ne plus rentrer. Débute alors un périple qui lui permettra de rencontrer, à Venise, un autre Vincent, tout aussi seul que lui, avec qui il boira un coup avant de l'accompagner à une usine identique à la sienne, pour constater *de visu* qu'au fond, il n'y a pas d'ailleurs. Est-là le résultat d'une mondialisation déjà effective? Ou est-ce plutôt l'éternelle condition de l'homme modeste? Aucune des deux éventualités n'est vraiment réjouissante. Ne reste plus alors qu'à revenir à la case départ, pour retrouver femme et enfants et à tenter, avec lucidité mais aussi beaucoup de bonne foi, d'être avec eux un peu moins seul.

Revenu d'un monde de tout temps hanté par le mal (*Brigands, chapitre VII*), convaincu que l'exil ne règle rien, Iosseliani apparaît ici en cinéaste résigné mais jamais cynique. S'il se demande quelle place la société dans laquelle nous vivons peut bien réserver à un homme sensé et raisonnable, il conserve sa foi en la nature de l'homme, continue de désespérer l'humour comme la politesse du désespoir et se livre à un éloge de la désobéissance. Si, à la fin d'*Adieu, plancher des vaches*, il était encore possible à un bourgeois et à un clochard de partir à la dérive, de rompre avec le monde en mettant le cap sur le large, ce faux-fuyant n'existe plus dans *Lundi matin* et Vincent choisira finalement d'affronter son lot quotidien sans être dupe quant au fonctionnement du monde. Et chaque petit geste de révolte, chaque infraction à l'ordre établi est la preuve qu'il reste de la vie, que le système n'a pas encore tout normalisé et que, au fond, il reste de l'espoir. ■

LUNDI MATIN

France-Italie 2002. Ré. et scé.: Otar Iosseliani. Ph.: William Lubichansky. Mont.: Iosseliani. Int.: Jacques Bidou, Narda Blanchet, Anne Kravz-Tarnavsky, Radslav Kinski, Dato Tarielachvili, Adrien Pachod, Pascal Chanal. 122 minutes. Couleur.